

Miss Pudding

Voilà. J'y suis. Il fait nuit, je suis lessivée mais enfin, je suis chez moi. les déménageurs ont tout géré, super. Je m'avance lentement vers la porte de la maison, tiens.....c'est ouvert. Ma tante a oublié de fermer, c'est étonnant. Tante Dorothée habite quelques maisons plus loin et m'a proposée de s'occuper des déménageurs. Et rien que pour ça, je lui témoigne ma reconnaissance à vie ! Tout en soulevant la valise sur la deuxième marche qui mène à la cuisine (oui la maison est un peu singulière, il y a des marches partout) je me dis que ça fait drôle de revenir ici après des années. Je me sens un peu comme une étrangère. Je souffle tout en faisant circuler mon regard. Tiens..... il me semblait que l'entrée était plus grande et la cuisine plus petite. Après une courte évaluation des lieux, je m'empresse d'ouvrir le frigo pour attraper n'importe quoi à boire. Je suis complètement déshydratée. Bon sang ! Tante Dorothée a aussi fait les courses. Quelle bonne idée ! Je boirais la mer du nord et les poissons et même les algues, si je n'étais pas dérangée par un bruit suspect. Je me trouve derrière la porte du frigidaire coincée entre le fromage et l'eau pétillante et je n'ose pas bouger. Je ne suis pas du genre parano mais là, j'en suis certaine il y a quelqu'un dans MA MAISON !

J'essaie de ne pas respirer pour ne pas attirer l'attention. Je regarde dans le frigo si je peux trouver une arme. Mais à part un saucisson et la bouteille d'eau, je ne vois rien d'intimidant. Puis mon esprit fait un détour vers le contenu du frigidaire. Un saucisson entier ? Mais à quoi à donc pensait tante Dorothée ? Elle a fait les courses pour le géant vert ou quoi ? Puis je reviens au bruit qui se fait plus sourd mais toujours présent. Donc pas de doute, il y a bel et bien quelqu'un ici. Un voleur ? Bof, il n'y a rien à voler, du moins pas encore. Un sérial killer ? Oh my God ! L'idée vient de fournir à mes jambes une paire de castagnettes. J'en suis pétrifiée. Moi qui suis plutôt du genre ; "courage, fuyons" je ne peux plus bouger même un orteil ! Oh comme j'aimerais faire retour rapide et me retrouver six heures plus tôt avec mon sandwich salami-mozarella dans les mains. Ca au moins c'est pas dangereux. Enfin si on ne considère pas les dégâts sur les hanches, mais j'ai encore de la marge. Le saucisson dans la main droite, je ne sais pas pourquoi, mais mes yeux se sont portés sur l'horloge. Décidément tante Dorothée a pensé à tout, elle a même accroché la pendule et mit une pile.

Qu'est-ce que je vois ? Il est minuit. C'est-à dire ; l'heure du crime ! Et tout à coup une voix venant de l'escalier hurle :

— Mais qu'est-ce que vous faites là ?

J'ai devant moi un espèce de colosse en veste de pyjama bleu clair et un caleçon à l'imprimé ; **aujourd'hui je reste cool**. Je brandis mon saucisson d'au moins un kilo, je me mets en position du guerrier prêt à achever sa proie et je m'écrie :

— Euh.....ah.....hé.....

Rien ne sort ! J'arrive seulement à bafouiller une suite d'interjections ridicules. Et prenant mon courage à deux mains avec le saucisson en option, d'un élan décidé je lui jette à la figure :

— Comment ça ? Qu'est-ce que je fais là ? Je suis chez moi ! C'est plutôt à moi de vous poser la question. Puis je sors du frigo qui commence à me geler les fesses. Le mec me dévisage. Si la situation n'était pas aussi bizarre, je pourrais le trouver séduisant, oh oui ! Il a des yeux clairs et une chevelure qui rendrait Raiponce verte de jalousie. C'est un mélange de Byron Sully et peut-être un bûcheron canadien, anonyme. Enfin quelque chose comme ça, pour vous donner une idée. My God ce qu'il est canon ! Bon, c'est pas le moment surtout si c'est un sérial killer en pyjama mais sérial killer tout de même, alors restons prudente. Maintenant il est sur la dernière marche de l'escalier. On se regarde comme deux animaux pris au piège et c'est à celui qui va sauter le premier à la gorge de l'autre. Merde ! J'ai envie de faire pipi. Je serre les cuisses et adresse une prière à la sainte qui s'occupe de ces choses là. Il doit bien y en avoir une pour une situation pareille. Il y a en bien un pour les objets perdus non ? Alors pourquoi pas pour les femmes en pleine détresse dont la vessie est à deux doigts d'exploser ? Je suis en pleine réflexion sur l'éventualité de créer une sainte de plus (solidarité féminine oblige) quand j'entends une autre voix. Et là ; oh surprise, il y en a un deuxième ! Il porte le même pyjama, a la même tête ou presque et me regarde de la même façon. Mais à la place du caleçon il a mis le pantalon assorti. Ce que je trouve nettement plus seyant. Mais ma parole je suis chez les sept nains ou quoi ? Je m'attends à voir débouler les autres. Mais pas possible ils sont bien trop grands, au moins un mètre quatre vingt dix. Le deuxième se tourne vers l'autre et demande :

— C'est qui ?

Je soupçonne un accent dans cette voix puissante, mais lequel ? Je ne vais pas tarder à le savoir car le premier reprend son chant mélodieux aussi virulent que le précédent et s'avance vers moi.

— Vous êtes à la rue ? C'est ça ?

Non mais ça va pas la tête ! Qu'est-ce qu'il croit ? Que je viens squatter. Il va falloir tirer ça au clair. Minuit ou pas minuit c'est maintenant qu'on va trancher. Oh là ! Peut-être éviter d'employer ce verbe là. Je passe ma main sur mon cou comme pour chasser l'idée d'une décapitation. Allez donc savoir pourquoi j'ai une pensée pour cette pauvre Marie-antoinette. Moi j'ai encore toutes mes chances, ils ne sont pas armés. Seulement d'un pyjama bleu en flanelle, de la même teinte que leurs yeux.

— Tu l'as connus tu ?

— Pantoute !

Hein ? C'est quoi ce charabia ? Pantoute ? Jamais entendu. J'ai comme l'impression que ce sont deux pauvres types tout droit sortis de la campagne profonde. Voilà pourquoi je leur trouve un drôle d'accent. Tout ça ne me dit pas ce qu'ils font chez moi. Je tourne ma tête vers la salle à manger pendant que les deux bouseux se demandent comment se débarrasser de l'intruse. La pièce aussi a l'air plus petite. Et où est passé le petit salon ? Bizarre. Je me retourne et l'escalier aussi a changé de place, il n'est pas du bon côté. En fait je ne reconnais rien. Même si j'ai quitté la maison depuis des années, j'ai encore en tête les plans. Et les deux là, me scrutent et attendent. J'ai tout à coup un pressentiment qui ne me dit rien de bon. J'ai bien peur d'avoir fait une boulette. Oh my God. Je me suis trompée de maison !

Quelle idée aussi toutes ces maisons en briques rouges, alignées au millimètre près. Toutes identiques. Comment voulez vous qu'on s'y retrouve ? Bon sang, quelle poisse ! Tu parles des architectes, aucune imagination ! Et bien maintenant il va falloir que je fasse des excuses, que je m'aplatisse comme une crêpe devant Batman et Robin. Je commence à pencher la tête et je m'avance en souriant du genre ; "pitié monsieur le juge, je ne recommencerai plus". Allez, courage ma vieille, tu peux le faire.

— Je suis confuse, je crois bien que je me suis trompée de maison. En fait la mienne est un peu plus loin. Mais je vous jure qu'elle ressemble beaucoup àils m'écoutent et j'ai l'impression qu'ils ne comprennent pas. Je toussoie avant de reprendre :

— Vous voyez, les maisons ici, elles se ressemblent. Hein ? Vous êtes d'accord ?

— Villé Haabs. Il me tend la main celui qui porte le caleçon.

Je suis soulagée, il n'a pas l'air d'être si méchant. Il aurait plutôt un sourire d'ange. En prenant sa main j'ai senti une chaleur m'envahir et mes jambes se transformer en shamallows. C'est toujours mieux que les castagnettes.

Simo Haabs. Me dit le deuxième qui ressemble comme deux gouttes d'eau à l'autre. Des jumeaux peut-être. Me dis-je en lui adressant un air contrit. Je me fonds encore en excuses, j'attrape ma valise et je me glisse dans la noirceur de la nuit. Deux maisons après, j'arrive enfin chez moi où la clef est sous le pot de thym, comme prévu avec ma tante. Quelle nuit ! Je ne pensais pas rencontrer les frères Bogdanoff en pyjama de flanelle. Bon. Rien à voir ils sont plus jeunes, plus beaux aussi mais qu'est-ce que c'est que ce fichu accent ?

Après avoir déversé des litres dans la cuvette, je n'ai qu'une envie ; me jeter sur mon lit. J'ai eu une sacrée journée. Et demain j'ai du pain sur la planche, j'ai un emménagement à finir. Les meubles sont là certes, mais il me reste les cartons à déballer et tout à ranger. Je ferme les yeux et je revis la scène de cette nuit. Tout à coup un éclair surgit de mon esprit, je me redresse et je m'écriis :

— Céline Dion ! Voilà, j'ai trouvé c'est le même accent que Céline Dion.

Le lendemain

— Tu es là ?

J'entends la voix de tante Dorothée.

— Oui. Dans la cuisine. Je m'époumone pour qu'elle m'entende. Je me débats avec les gamelles dans le carton marqué **cuisine**. Je cherche quelque chose en particulier ; mon moule à gâteaux. Je tourne mon regard vers ma tante qui s'approche. Elle pose d'un coup sec son sac sur un coin de la table encore disponible. Elle porte un tailleur jupe gris souris et un chapeau feutre qui lui donne un genre masculin mais qui lui va à ravir. Ma tante, pour vous donner une idée c'est un adjudant chef au quotidien. Elle commande, elle gère, elle décide, elle entreprend, enfin c'est une femme moderne qui n'a besoin de personne.

— Ma pauvre tu as une mine épouvantable !

Ah oui. Ca c'est important. Pour elle je suis toujours la pauvre chose qui a tout raté et qui n'est même pas fichu d'avoir une relation équilibrée avec sa mère. Mais ça c'est pas ma faute. Je me tourne vers elle en marmonnant entre mes dents :

— Ben voyons. Ca va bien me remonter le moral çà ! Tout ce que je voulais entendre. Qu'est-ce que tu dis ?

— Rien. Merci pour avoir pris les choses en mains. J'enfouis de nouveau ma tête dans le carton pendant qu'elle m'explique que les voisins sont tout aussi confus que moi. Je relève ma tête d'un coup sec. Elle est déjà au courant ? Ils ont le téléphone arabe à Wallcôte ou quoi ? Je souffle en m'extirpant entièrement, j'écarte une mèche de mes cheveux et dis en m'essuyant le front :

— J'ai l'intention de leur faire un pudding pour m'excuser.

Puis je mets de l'ordre sur la table avant de recueillir des propos désobligeants, qui ne devraient pas tarder à arriver.

— Ma pauvre fille ! Il faut toujours que tu te mettes dans des situations gênantes. C'est comme quand tu.....

STOP ! Oh lallala pas de déballage inutile. Je lui coupe la parole vite fait et je change de conversation. Je la connais bien la sœur de ma mère. Elle prend toujours plaisir à me rappeler combien je suis cloche. Pour elle je ne suis que maladresse mais moi je sais que c'est uniquement de la malchance. Je suis comme poursuivie par une espèce de force maléfique, venue d'on ne sait

où et qui aurait pour mission de me pourrir la vie. S'il y en a une pour qui de gentilles fées se sont penchées sur son berceau, moi ce serait plutôt toute une nuée de cafards, vous voyez ?

— Il faut entretenir de bonnes relations avec le voisinage. Dit-elle en avalant une gorgée de café. Mais crois tu qu'un pudding.....enfin.....mon avis. Bon je dis ça, je dis rien.

Oui, c'est ça, dis rien. Je pense tout bas tandis qu'elle fait le tour de la maison, sa tasse à la main. Maintenant elle critique tout ce qu'elle peut. Pendant ce temps je repars en croisade avec l'espoir de mettre la main sur le fameux moule à pudding. Je sais ce que vous pensez. Vous vous dites la tante Dorothée ne doit pas être si mauvaise si elle a aidé Poppy à s'installer. Mais c'est que Dorothée Lacour aime se donner de l'importance. Se sentir indispensable. Et si ça doit passer par le fait de prendre en charge la fille de sa sœur, c'est encore mieux. Je m'explique. Il existe une rivalité entre les deux sœurs depuis toujours. Et ma tante aime à penser qu'en se rapprochant de moi, elle montre à ma mère combien cette dernière manque à ses devoirs en abandonnant ainsi sa fille. C'est pour elle l'occasion de jouer la marraine bienveillante pour une pauvre Poppy abandonnée par sa propre mère. Du coup elle passe en tête du classement dans le hit des "qui en fera le plus pour cette pauvre Poppy Plum, seule au monde, ou presque".

— J'y vais ! Si tu as besoin dis le moi.

Bien sûr que j'ai besoin. Qu'est-ce qu'elle croit ?

Mais l'avoir dans mes pattes et l'entendre me faire des reproches sur la façon que j'ai de disposer tel ou tel objet, non merci.

Une heure plus tard, pas moins, j'ai cru que je ne le reverrai jamais. Je retrouve enfin le moule. Une heure rien que pour retrouver un objet, je ne suis pas au bout de mes peines. C'est déjà ça, je vais pouvoir me mettre en cuisine et dans une heure trente je déposerai mon présent chez les frères machin-truc. Et après nous serons quittes.

Une heure quarante plus tard je me trouve devant la porte des frères machin-chose, j'ai oublié leur nom. Rabb ou Vaap enfin quelque chose comme ça. Je prépare ma voix en faisant des bruits de gorge, je sonne.

— Ah c'est vous. Me lance le premier que j'ai vu hier dans l'escalier. Il me semble que c'est :

— Villé, je crois ?

Il me fait signe de la tête, j'en déduis que c'est oui. Il me propose d'entrer, j'hésite. Puis je me dis qu'après tout je ne peux pas faire pire impression que la veille. Je dois entretenir une bonne réputation. Ma tante aura bien le temps de leur dresser un portrait de moi qui leur donnera envie de me claquer la porte au nez, la prochaine fois. Ou de repartir au Québec.

— Avant j'habitais ici mais je suis partie plusieurs années mais maintenant.....et blablabla.....et blablabla. Je m'aperçois qu'en un rien de temps j'allais déballer toute ma vie à ce pauvre gars qui n'en a sans doute rien à faire, vu qu'il ne réagit pas. Il me regarde comme si je venais d'une autre planète. Je lui tends mon pudding, il ne sait pas quoi en faire. Enfin, il le cale sous son bras. La première vision qu'il a eu de moi n'a pas joué en ma faveur, alors je mets les bouchées doubles en usant de sourires moelleux. Je le trouve différent, peut-être parce qu'il est habillé. Ma tante qui a bondit lorsqu'elle m'a aperçue devant leur porte, vient mettre son grain de sel. Je devine sa pensée "*pauvre Poppy tu es en train de te ridiculiser*". J'ai le sentiment qu'elle n'a pas tort. Je remarque qu'il n'a pas l'air de vouloir faire la conversation. En l'examinant je me dis que ce serait un mannequin pour prospectus avec comme légende : *venez faire une balade en chien de traîneaux* que ça ne m'étonnerait pas. Grand, des yeux clairs, une barbe fine et aussi blonde que sa tignasse. C'est certain c'est un canon, ce mec. Et aucune femme à l'horizon, du moins cette nuit il n'y en avait pas ou alors elle dormait d'un sommeil de chape de plomb. Avec le boucan qu'on a fait ce serait surprenant. Un long moment de silence très embarrassant, s'installe.

Je me dis que je dois partir mais je reste plantée devant lui à attendre je ne sais quoi.

Il reste muet et me fixe avec ses yeux d'un bleu intense dont vous avez du mal à vous échapper. Finalement je desserre les dents et déclare :

— Je vous souhaite une bonne journée et si vous avez besoin de quoique ce soit.....N'importe quoi ! Je suis sotté. Je n'ai pratiquement rien. Même pas un kilo de sucre, un vieux croûton de pain ou une livre de beurre. Je serais bien en peine s'il avait besoin même d'un œuf.

Déménager est pire qu'un marathon. Vous portez, vous tirez, vous nettoyez et entassez. Ma cousine avait promis de m'aider mais à la dernière minute elle s'est décommandée. Parlons de Marianne. Elle est très différente de moi, de beaucoup de filles d'ailleurs. Elle n'accorde que peu d'importance à son apparence et préfère sa moto à sa garde robe. D'où tient-elle cette particularité ? Certainement pas de sa mère qui pratique le shopping comme loisir hebdomadaire et surveille la moindre ride qui surgirait sournoisement pendant son sommeil. Tante Dorothée est un mélange de Meryl Streep et Catherine Deneuve. On est bien d'accord personne n'aurait l'idée d'affubler Catherine Deneuve d'un treillis. Malgré une garde robe aux antipodes, ces deux-là sont aussi proches que Tintin et Milou, Laurel et Hardy, Batman et Robin. Bref ils forment un duo solide, indestructible. Marianne ne s'intéresse qu'à sa moto et son travail. Tante Dorothée qu'à ses copines, son club et son apparence. Et pourtant ça roule. Allez donc savoir pourquoi.

Bon, maintenant parlons un peu de moi. Je suis revenue à Wallcôte, dans la maison de ma mère qui, elle, est partie depuis plus d'un an. Elle s'est envolée pour Dubaï avec une amie. Toutes deux se sont lancées dans les affaires. Plus précisément dans une ligne de cosmétiques. Il faut croire qu'il fallait aller à Dubaï pour ça. Je n'ai rien compris à part que toutes les stars de télé-réalité s'empressent de s'entasser là-bas dans des villas démesurées incroyablement identiques. Une histoire d'avantages financiers très certainement. Et voilà que ma mère joue la star des réseaux sociaux jusqu'à imiter cette communauté d'influenceuses qui se prennent pour des vedettes de cinéma. Cherchez où se trouve le talent, moi j'ai pas trouvé. Ma mère et moi ce n'est pas vraiment une histoire d'amour. Où alors on le cache bien toutes les deux. On se fait des coucous sur skype une fois par mois ou peut-être tous les deux mois. C'est pas très régulier. C'est une femme d'une cinquantaine d'années qui refusent de voir le temps s'afficher sur elle. Alors que tante Dorothée ne fait que ralentir le processus à coups de crème miracle, ma mère va plus loin. Elle, elle fait de grand retour en arrière, espérant retrouver sa jeunesse. Sa dernière lubie ; un tatouage dans le milieu du dos.

Le tatoueur qui n'était plus très jeune avait la vue qui baissait. Résultat en arrivant à Dubaï son amie Sylvie s'est mise à hurler : qu'est-ce que tu as dans le dos ? Ma mère n'avait pas vu le chef d'oeuvre du tatoueur presque aveugle. D'après Sylvie elle hésitait entre la bouse de vache ou une pièce montée restée en plein soleil. J'aurais voulu voir la tête de ma mère ! Quelle idée. C'est elle tout craché. Maintenant elle porte un maillot de bain une pièce qui cache le plus possible son dos. Une espèce de camisole pour bains de mer. Je ne me plains pas car pendant qu'elle essaie de rajeunir à Dubaï (il est aussi question de chirurgie esthétique, j'attends de voir le résultat !) j'occupe la maison à moindre frais. J'ai passé plusieurs années à Paris où j'essayais de trouver ma voix, que je n'ai toujours pas trouvée. Finalement j'ai décidé que je serai mieux ici à Wallcôte où la vie est nettement moins chère, et surtout aucun loyer à payer. Tante Dorothee ne fut pas surprise de me voir débarquer. Pour elle ça devait finir de cette façon. Je devais inévitablement revenir au bercail. — Pourquoi ? Avais-je demandé. Elle avait répondu que puisque je ne sais rien faire de mes dix doigts et que je n'ai pas de salaire fixe il m'était impossible de continuer à vivre au dessus de mes moyens plus longtemps. Ma tante a toujours un mot réconfortant à mon égard. Quelque chose qui vous fait chaud au cœur comme : "et bien tu n'as toujours pas de travail". Et au cas où je n'aurai pas saisi le message elle ajoute : il serait temps à ton âge. Ta cousine elle.....et blablabla.....

Et bien oui ma cousine a tout réussi. Elle a sa propre agence immobilière, son permis moto et même le permis bateau (elle n'a pas de bateau mais ça ne saurait tarder). Sa maison à deux pas d'ici et au cas où ça ne suffirait pas elle envisage d'ouvrir une agence sur Lille dans les cinq prochaines années. Y'a des gens comme ça pour qui tout baigne. Grâce aux petites fées, certainement.

Allez je vais me bouger et moi aussi je vais trouver mon parcours professionnel ou alors c'est lui qui me trouvera. Après tout je n'ai que vingt six ans c'est pas dramatique. Surtout si on considère la carrière de certains comme ; Corine Maseiro ou John Wayne. Ils n'étaient pas des perdreaux de l'année quand ils ont commencé à percer. Bien sûr je n'envisage pas une carrière cinématographique, quoique.....en y réfléchissant. Non. Soyons raisonnable j'ai bien assez à faire avec ma propre personnalité. C'est vrai que ces derniers temps j'ai un peu merdé côté jobs. Je sais faire quelques trucs, j'ai des dons pour certaines choses mais ils ne s'associent pas toujours avec ce que l'on exige de moi. La difficulté est là. J'ai souvent l'impression qu'on ne me donne pas ma chance et qu'on me juge trop vite. Le dernier emploi ne m'a pas réussie.

Bien que je pense toujours que ce ne sont pas quelques verres et quelques assiettes cassés qui vont mettre en péril un établissement. Pourtant mon ancien patron qui possède une brasserie parisienne, n'a rien voulu savoir. Même après lui avoir expliqué que si la pile d'assiettes m'a échappée c'est parce que la peste de Virginie ; la serveuse, m'a fait un croche pied. Il n'a rien voulu entendre et m'a congédiée sur le champ. J'avais mal calculé mon alibi ; Virginie ne travaillait pas ce jour là. Et merde ! Finalement ce fut un mal pour un bien. L'idée de revenir sur la côte du nord m'est venue comme un éclair de lucidité. Puisque Paris ne veut pas de moi, au revoir Paris !

Je décide de faire une liste à l'aide de post-it pour ce qui me reste à faire. C'est une manie que j'ai depuis que j'ai oublié une petite mamie sous le marronnier. Je m'explique. J'étais allée rendre visite à ma vieille voisine en maison de retraite. Il faisait si beau que j'ai décidé de l'emmener dans le jardin. Mon portable a sonné je me suis éloignée et j'ai oublié Simone. Impossible de se déplacer seule elle s'est égossillée durant des heures avant de voir quelqu'un arriver à son secours. Je m'en suis voulu pendant des semaines. Si seulement j'avais écrit sur un post-it : ne pas oublier Simone. Voilà pourquoi depuis je ne prends plus de risque. Le post-it est devenu mon outil pour la vie. Je hiérarchise les priorités et tout en mordillant mon crayon, je réfléchis. Je dois faire aussi une liste pour des idées de jobs. C'est urgent. Je veux clouer le bec à tante Dorothée et montrer de quoi je suis capable. A l'aide d'Indeed, je trouverai, c'est sûr.

Le lendemain je fais ni une ni deux, je sors l'ordinateur du carton **fournitures de bureau** et vite je tapote pour me retrouver sur le site des offres d'emplois. Je fais défiler en secouant la tête. Hum.....Ha.....Bon.....Ca non.....trop loin.....bac +5. Aïe...trop risqué, il arrive qu'on me demande des justificatifs du genre..... le diplôme. Concentrée sur mon écran j'entends la moto de Marianne qui ronronne. Je vais jusqu'à la fenêtre pour faire la curieuse. Crois tu qu'elle serait venue me demander si je vais bien ou si j'ai besoin de quelque chose ? Non. Bien sûr que non.

Marianne est une jeune femme très occupée. Elle vit à cent à l'heure et ne s'intéresse qu'à son job. Elle passe toujours en courant d'air, la plupart du temps dans un pantalon et un blouson de cuir.

Elle a acheté sa maison dans la même rue que sa mère pour être au plus près.

Et aujourd'hui on se retrouve toutes les trois au même endroit un peu comme les trois petits cochons. Ma mère avait acheté la première en revenant d'Angleterre et ensuite sa sœur est arrivée, juste après le divorce. C'était du temps où avec Marianne nous étions inséparables. Puis nous avons grandi, nous avons changé. Ma cousine est devenue une femme redoutable en affaires et terriblement sérieuse. Tandis que moi je suis devenue redoutable en rien du tout. Peut-être imbattable quand il s'agit de puddings. Ah oui, une autre chose que vous devez savoir me concernant. On ne parle pas de mon père c'est un sujet tabou. Papa est Londonien. Il a connu maman lors d'un voyage en France. Cette dernière l'a suivi de l'autre côté de la manche. Ils se sont mariés et je suis née. Puis à mes onze ans, papa avait disparu. Comme de la poudre de perlimpinpin, comme s'il n'avait jamais existé. Chaque fois que je demandais à ma mère où était passé mon père, elle répondait sèchement en me secouant le bras "papa ne reviendra pas". Allez débrouille toi avec çà et bonne chance si tu n'as pas besoin de consulter un psy dans les cinquante prochaines années à venir ma cocotte, c'est que tu as de la chance ! C'est ainsi que nous sommes revenues en France toutes les deux. Maman a acheté la maison et j'ai quitté Wallcôte à mes dix neuf ans pour suivre un loser complètement à l'ouest. Ensuite je suis repartie en Angleterre chez ma grand-mère durant un an. Puis Paris où je suis restée jusqu'à la semaine dernière. Voilà. En résumé je n'ai rien fait d'excitant, tante Dorothée a tout de même raison sur ce point là. Et je n'en sais toujours pas plus sur l'absence prolongée de mon père. En grandissant il m'arrivait de faire d'autres tentatives plus subtiles du genre : si seulement on avait des nouvelles de..... mais le visage de ma mère se déformait en vitesse accélérée et je comprenais que le sujet était encore interdit. Par la suite je me suis renseignée auprès de ma grand-mère paternelle mais sans trop de succès. Grand-mère Arabella fondait en larmes en hoquetant sans pouvoir s'arrêter, le spectacle était déchirant. Entre deux sanglots elle arrivait tout de même à dire que je lui rappelais son fils chéri. Même teinte de cheveux (blond vénitien à ne pas confondre avec le roux). Vous comprendrez un peu plus loin pourquoi je donne de l'importance à cette information. J'ai donc les mêmes yeux et la même allure que mon père selon Granny. J'ai compris qu'elle ne m'en dirait pas plus. Un gros problème de communication chez les Plum persiste. Mes investigations sont donc restées sans succès. Pour ce qui est de tante Dorothée elle est du genre expéditive et déclare quand elle en a l'occasion : — ta sotte de mère y est sûrement pour quelque chose si ton père a disparu. délicatesse, bienveillance, compassion, voilà ce qui ne caractérisent pas tante Dorothée ! Mi-anglaise mi-française je fais avec.

Il m'arrive de mettre certaines maladdresses sur le dos de mon père et d'autres fois sur le dos de ma mère. Ca dépend du degré et de l'origine de la catastrophe. Le goût du pudding lui, me vient sûr de papa tandis que maman serait davantage moules frites. C'est est pour moi comme un drapeau blanc. Il me sert à faire la paix, m'excuser ou simplement faire plaisir. Il me permet aussi de garder papa dans mon cœur, il adorait le pudding aux raisins secs. Quand je pense à lui j'ai toujours l'espoir de le revoir un jour. Je ne sais même pas s'il est mort, enfermé dans un sous-sol par un détraqué, amnésique à la recherche de ses proches ou tombé dans un fossé et recouvert d'un tas de débris, depuis des lustres. Et un jour un jeune ado (comme dans les séries) viendra faire un tour dans le coin et verra dépasser une main. Oh my God ! Non. Pas ça !

En attendant je m'imagine un tas de scénarios mais mon préféré est celui qui se termine bien ; papa et moi dans sa Triumph, ancien modèle, comme quand j'étais petite.

Post-it du jour :

Chercher un job

Faire un compliment à tante Dorothée (ça peut servir)

Acheter du sucre

Traduction :

Pantoute : pas du tout

— Coucou, c'est Poppy. Tu es là ?

J'entends du vacarme dans la cuisine et Barry White qui roucoule langoureusement sur le lecteur CD.

— Entre Poppy. S'écrie tante Dorothée.

Elle est en tenue décontractée ; pantalon d'intérieur et blouse légère à imprimés coccinelles, une multitude de coccinelles. Elle met sa main à sa bouche et d'un air désolé me confie :

— Ma pauvre chérie, je n'ai pas une minute à moi. J'avais promis de t'aider mais tu vois..... Du bras elle me désigne le foutoir qui a envahi sa cuisine. Du Tupperware à gogo, en veux tu en voilà. La pauvre Poppy que je suis compatit comme elle peut mais tout de même, elle aurait pu faire un effort et me donner un coup de main. Comme si son déballage ne pouvait pas attendre. Puis je hoche la tête en disant que ce n'est pas grave, j'ajoute fièrement que je me suis débrouillée toute seule en appuyant sur les derniers mots au cas où elle pencherait pour la culpabilité. Aucune chance ! D'une main sur sa hanche elle me fixe et s'embarque sur un sujet auquel je ne m'attendais pas. Elle me dit qu'elle a parlé de moi à ma cousine, elle m'attend ce matin à son agence. Je reste bouche bée. Quoi ? Pourquoi veut-elle me voir dans son agence plutôt que chez elle ? Elle habite cinq maisons plus loin.

— Oui mais pourquoi à son agence ? Je demande en tripotant les boîtes en plastique qui sont devant moi.

Tante Dorothée jubile, se croise les mains, ses yeux pétillent et en relevant son cou m'annonce que c'est pour me proposer un job. Aïe. Je l'avais pas vu venir celle-là. L'idée d'être redevable envers ma cousine ne m'enchanté guère. J'avale une gorgée de café amer et infecte à mon goût et je racle ma gorge avant de déclarer :

— Un boulot ? Mais qu'est-ce que je pourrais bien faire dans l'immobilier ?

— Les visites ! Rétorque t-elle en farfouillant dans des sacs en plastique qui débordent de contenants de toutes formes.

Ca m'agace cette façon qu'elle a de me faire passer pour une victime et me laisser un sentiment de pitié dont elle prend plaisir à ne pas dissimuler. Je décèle aussi une pointe de fierté à l'idée de me tendre la main. Pour mieux me la couper par la suite, je dois m'y attendre.

Mais je ne veux pas la juger trop sévèrement, ces derniers temps elle a été plutôt sympa. Et il est vrai que ma carrière professionnelle l'a toujours intriguée. Intriguée ? Est-ce le terme approprié ? Rien n'est moins sûr, on est plus proche du ; démoralisée. Elle fait un quart de tour sur elle même et s'éloigne prétextant devoir se préparer pour son cours de yoga. Elle me souhaite une bonne journée et n'oublie pas d'ajouter : — elle t'attend dans le courant de la matinée.

Je me change et m'examine dans le miroir de la salle de bains. Celle-ci est encombrée un max de tas de sacs qui traînent sur le sol. La pièce est grande et dans ce cas, ça aide pas, il y en a partout.

Plus le temps passe plus je commence à me sentir nerveuse. Je suis prête à affronter Marianne. Avec elle on se sait jamais comment ça va se passer. Elle peut-être charmante comme elle peut te renvoyer balader sans que tu aies le temps de comprendre. Il faut être prudente avec ma cousine. Ne jamais la toucher, ne jamais l'embrasser et ne faire aucune remarque sur sa coupe de cheveux. Marianne a horreur de se faire tripoter. Elle évite les embrassades, les tapes sur l'épaule tout ça, c'est pas son genre. Dès qu'on a le dos tourné elle s'asperge les mains et même les avant-bras de gel hydroalcoolique. De nos jours c'est courant et même nécessaire mais elle, elle fait ça depuis des années, bien avant que le célèbre virus s'est amusé à faire le tour du monde.

En sortant de chez moi, comme dirait une certaine pucelle, j'entends des voix. J'aperçois l'étranger d'à côté. Tout mon être réagit sans ma permission. Mes jambes tremblottes, mon cœur bondit. Calme toi. Me dis-je en examinant la silhouette de mon voisin. Car maintenant que la confusion est passée et que nous avons fait connaissance, je suis passée en mode ; " pourvu qu'il soit célibataire". Hier par curiosité et sans perdre un instant, j'ai vérifié s'il était sur Facebook. Rien. En y pensant je ne crois pas que ce soit son genre. Ma première impression est que je ne suis pas certaine qu'il sache vraiment comment se créer une page. Mais je peux me tromper.... Je me trouve juste en face de lui. Il me tend sa main et dit :

— Bonjour.

Il me vient devant les yeux l'image de Céline Dion. J'ai comme l'impression que c'est ce qui va se passer chaque fois qu'il va ouvrir la bouche. Lui ou son frère. Il va falloir remédier à ça. Je ne vais pas me taper Céline chaque fois que je vais le croiser. Voilà que maintenant je l'imagine avec une hache et une chemise à carreaux en train de trancher

des bûches sur un support en bois ! Faudrait que mon imagination me laisse un peu tranquille. C'est déroutant.

— Salut. Vous allez bien ? Je demande en tendant ma main.

— On s'embrasse ? Tu veux tu ?

Hein ? Tu veux tu ? C'est quoi ça ? Encore du charabia ou alors c'est sorti de sa bouche sans qu'il s'en rende compte. Il me demande si je suis bien installée. Il me propose d'entrer pour boire un café. J'hésite, je pense à mon rendez-vous avec Marianne. Puis, au diable Marianne ! Quelques secondes plus tard, il apparaît avec un plateau garni de café et des espèces de biscuits remplis de graines ou de trucs qui sont bons pour la santé et qui font du bien au transit. Quoique mon transit va bien, cela dit au passage. Il me dit que son frère et lui viennent du Québec, ça me fait sourire et j'essaie de chasser de mon esprit la chanteuse, mais elle est toujours là. Du bout des lèvres, le plus délicatement possible, autant paraître distinguée, je savoure le café. Mais qu'est-ce qu'ils sont venus faire ici ? Après quelques subtiles allusions et des questions pertinentes je sais maintenant qu'ils reprennent tous les deux la quincaillerie du vieux Robert Duflan. Je croyais qu'il était mort depuis longtemps je l'ai toujours connu si vieux. En réalité il est encore vivant mais a décidé de décrocher. Pour mon plus grand bonheur. A cet instant dans mon esprit, toujours en alerte, je me dis que j'aurais sûrement besoin de matos pour bricoler un peu dans la maison. Quelques petits arrangements ici et là. En promenant discrètement mon regard, je constate que chez eux c'est drôlement bien arrangé. Les tons sont doux, les meubles chics et originaux. Pour deux mecs, ils assurent. Ca me donne des idées. Je me lève et les remercie pour leur accueil et surtout je n'oublie pas de préciser, une fois de plus, que s'ils ont besoin de quelque chose, qu'ils n'hésitent pas à venir frapper chez moi (pourvu qu'ils aient besoin, surtout Villé).

Marianne est quelqu'un de ponctuel et ne supporte pas les retards. Ce serait une raison de plus pour ma tante de me faire passer pour une incorrigible irresponsable. Comme si j'avais le temps de travailler en ce moment ! Ma maison est sans dessus dessous et je dois préparer une pendaison de crémaillère. Oui ça m'est venu comme ça. Une bonne idée pour revoir mes voisins et faire plus ample connaissance. En chemin je rêve ; Villé..... quel drôle de nom, mais je vais m'y faire. Il faut absolument que j'aille faire un tour au Canada, Québec, Canada c'est pareil ou pas ?

Je vais jeter un œil sur Google en rentrant.

En quelques coups de compensés bleus marine à rayures blanches, j'arrive devant l'agence. Deux hommes âgés sont en train de débattre : — Ca part en vrille, la France est foutue ! L'autre répond en levant sa canne en l'air comme si le désastre venait du ciel ; — tu l'as dit, de notre temps..... Puis j'entends une petite voix fluette qui m'interpelle.

— Poppy ! Poppy Plum. C'est bien toi !

Hein ? Qu'est-ce qui se passe ? Quelqu'un me connaît ? Pas croyable. Je viens juste de revenir, j'ai cru qu'on m'avait oubliée et voilà que mon nom résonne en pleine rue principale. Je tourne ma tête et je me retrouve face à une petite vieille qui porte un sac en tissu genre de celui qu'on prend pour mettre un tricot ou un canevas. Je pense reconnaître son visage mais j'ai peine à croire que ce soit elle. D'après mes calculs elle devrait avoir au moins cents cinquante ans ! Comme ce vieux Robert Duflan. Mais oui c'est bien elle. Elle s'approche et me dévisage en disant :

— Tu ne te souviens pas de moi ? Tu es partie si longtemps de Wallcôte, c'est vrai. Ta tante me donnait de tes nouvelles. Tu as roulé ta bosse et dernièrement tu étais à Paris. Tu vois ? je suis au courant. Comme tu es jolie, tu dois avoir du succès auprès des garçons. J'essaie d'en placer une :

— Ben..... heu.....

Je retiens que je suis jolie. Pour le succès auprès des garçons je garderai pour moi cette parenthèse peu glorieuse. Je me force à me souvenir de son nom, je cherche, je me mords les lèvres et pendant qu'elle débite encore quelques détails à mon sujet j'ai le temps de fouiller dans ma mémoire. Et dans un élan je coupe court à son monologue :

— Henriette Laforge !

Elle me sourit et j'aperçois des petites dents. Elle presse ma main avec un regard attendri. Elle a des petits yeux de fouine et un visage tout rond. C'est une jolie petite vieille qui me fait penser à Miss Marple. Maintenant je me souviens qu'elle savait toujours tout sur tout le monde et parfois même certains étaient contrariés par sa curiosité qui faisait d'elle un redoutable espion. Une vraie héroïne d'Agatha Christie en chair et en os ici, à Wallcôte. Je lui serre la main à mon tour et je promets d'aller la voir chez elle et de lui apporter un pudding, histoire de papoter un peu. J'aime bien les ragots et j'ai du retard à rattraper. Il n'y a personne dans l'agence. Seulement une employée au téléphone qui me fait signe de la main de passer dans la pièce d'à côté. J'y trouve Marianne le nez dans des papiers. Elle a un air encore plus sérieux que d'habitude. Elle me sourit. Elle est tellement plus jolie quand elle sourit.

Ses yeux sont magnifiques et si seulement elle avait une coupe de cheveux moins masculine. Me dis-je en l'examinant. Je la verrai bien avec un dégradé et des ondulations qui lui tombent sur les épaules. Mais elle ne s'embarrasse pas avec sa chevelure il n'y a rien de plus simple ; une coupe en brosse et trois cheveux qui remontent sur le côté droit de son oreille. Elle ne fait aucune allusion à mon retard de plus de trente minutes, c'est déjà çà. Je peux donc en conclure qu'elle est de bonne humeur. Aujourd'hui elle porte un t-shirt avec une inscription : *the best*.

— Alors bien installée ? Dit-elle en me faisant signe de m'asseoir.

Décidément tout le monde s'inquiète de mon installation.

— Ouais. C'est pas encore fini mais ça avance. Bon alors il paraît que t'as un truc pour moi ?

Je tripote des trombones qui traînent sur le bureau pendant que Marianne finit de lire un mail. Puis elle relève la tête et dit :

— Si ça t'intéresse, j'ai peut-être quelque chose.

Je hoche la tête. J'ai peur du piège, du cadeau empoisonné. C'est vrai. Pourquoi ma cousine aurait envie de m'aider ? On ne s'est pas vues depuis des lustres. Elle et moi on s'est beaucoup éloignées. On a tellement peu de points communs !

— Tu pourrais commencer par faire les visites. Enfin si tu veux. Tu sais c'est pas sorcier. Ajoute t-elle en me fixant droit dans les yeux.

Je me doute bien. Je suis tout de même capable de faire visiter un appart ou une maison. Elle rejette son dos sur son dossier de chaise comme les PDG des grandes boîtes qui se donnent l'air important. Tout à coup je me sens toute petite, en position de faiblesse et je n'aime pas çà. Ma fierté en prend un coup. Je me redresse et affirme avec une assurance du tonnerre :

— Tu sais pour l'instant je ne suis pas pressée j'ai de quoi vivre et je veux m'installer avant de voir ce qui pourrait me convenir. Et toc ! La fille qui la joue détachée, indépendante et tout et tout. Qui n'a besoin de personne.

— Comme tu veux. C'était au cas où tu aurais besoin d'un boulot je pouvais te donner un poste d'agent. Tu ferais visiter les maisons et bien sûr tu aurais un pourcentage sur tes ventes.

Oh lalalala faut peut-être quand même réfléchir. Un boulot c'est pas négligeable. Quand je dis que je ne suis pas pressée, je veux dire ; j'ai besoin de trois minutes pour me décider.

Ca y est les trois minutes sont passées !

Ok. Ca me va. Disons pour commencer. Oui je peux faire les visites.

Le mot "pourcentage" a eu son importance sur ma décision. Et si je veux faire une pendaison de crémaillère, ça va coûter un bras cette histoire là. L'alcool, les petits fours, la déco, j'aimerais épater la galerie tant qu'à faire. Le chômage me prend en charge financièrement mais prononcer le mot chômage devant ma cousine jamais oh grand jamais ! Affaire conclue. Je quitte Marianne en passant devant l'employée qui me fait un petit signe en articulant trois doigts bagués de sa main gauche. Elle semble épanouie, heureuse. J'en déduis que travailler pour ma cousine ne doit pas être traumatisant. C'est décidé je commence lundi. J'ai un job, j'ai un amoureux secret (ben oui, j'ai flashé sur Villé, au cas où vous ne l'auriez pas remarqué) et j'ai une maison pour moi toute seule.

Post-it du jour :

Acheter des magazines de déco

Faire les courses pour la crémaillère

Fixer une date pour la crémaillère

Faire un pudding pour Henriette

Acheter un tailleur pour lundi (ça va être juste en temps)

Traduction :

Tu veux tu ? Le tu en plus c'est normal, ça vient de loin !